

COMPTE RENDU DE :

LAHIRE, Bernard. *Pour la sociologie. Et pour en finir avec une prétendue « culture de l'excuse »*. Paris, La Découverte, 2016. 183 p.

Ce petit livre est un essai écrit en réponse au pamphlet de Philippe Val, *Malaise dans l'inculture* (Paris, Grasset, 2015) pour qui le « sociologisme » (p. 9) constitue le grand mal actuel de notre société. La sociologie dédouanerait les personnes, les délinquants, les criminels, les clochards, les chômeurs, au nom d'une « culture de l'excuse ». Celle-ci justifierait les comportements voire les fautes de n'importe qui, en fonction de vagues considérations en rapport avec le milieu d'origine et le parcours social. La responsabilité serait délitée : ce ne serait jamais l'individu, mais toujours la société sur laquelle reposerait la charge. D'où le reproche du général, du vague, de l'impersonnel, du déresponsabilisant. Cette critique simpliste de la sociologie comme excuse est récurrente, citant pêle-mêle Lionel Jospin, Nicolas Dupont-Aignan, Jean-Pierre Chevènement, Julien Dray, Barak Obama, Ronald Reagan, George Bush, David Cameron – et nous pourrions ajouter Manuel Valls - chez qui l'on retrouve cette conception.

La sociologie « agace » (p. 8) parce qu'elle semble déterministe voire fataliste. Au fond, chacun semble occuper la place qui est statistiquement prévisible dans une grande mécanique sociale. D'où ce dilemme apparent de la liberté ou du déterminisme ; du choix ou de la prédétermination.

Bernard Lahire précise les prénotions d'une telle pensée : à savoir une conception implicite de l'individu perçu comme sujet libre et autonome, maître de ses choix, qui déciderait de ses actes par consentement, sans être aucunement affecté par son passé ou sa position sociale, où la volonté et la décision joueraient les rôles centraux. A juste raison, il nous précise que cette vue est « une fiction juridique » (p. 51).

Le sociologue, précise Lahire, tente de comprendre des relations (et non des substances), il ne juge pas ; il étudie « ce qui est » (p. 35) et parle du possible, pensable en termes de probabilités d'apparition et simplement du concevable, étant donné la place sociale occupée et un temps historique considéré. Comprendre des faits empiriques n'est ni excuser ni accabler – ce qui supposerait un point de vue normatif, un jugement en termes de bien ou de mal. La vie d'une personne se comprend en fonction de causalités plurielles, puisque le sujet est « multisocialisé » et « multidéterminé » (p. 60) dans des formations sociales variées, comme le soulignait Nöbert Elias. Ces processus de fragmentation, avec leur histoire propre, peuvent donner le sentiment d'éparpillement voire d'amoindrissement face une vision monocausale spontanée du sujet, unité corporelle et mentale entièrement responsable, et donc convocable, assignable, responsable et punissable.

Il est légitime d'énoncer comme l'écrit Lahire : « On ne construit pas un pont sans connaître les propriétés du sol, celles des matériaux utilisés, les contraintes et les forces auxquelles le pont en question sera soumis, etc. On peut en revanche faire de la politique, c'est-à-dire vouloir agir sur la réalité sociale, sans avoir lu une ligne des sciences qui l'étudient. » (p. 12.) Ceci dit, le texte laisse parfois penser que la sociologie décrit des lois, comme celle de la gravitation (p. 55). Ne propose-t-elle pas seulement des interprétations, appuyées par des raisonnements, mais toujours fonction d'une histoire ou d'une épistémé qui permet de les formuler ? En outre, la sociologie ne comprend pas tout. Elle ne remplace pas non plus la psychologie différentielle – et son rapport plus général avec le champ psychologique resterait à clarifier. Notons que l'idée d'un enseignement précoce, dès l'école primaire, des sciences sociales serait à retenir.

Quelques problèmes ne doivent pas être éludés. La sociologie n'est pas uniforme. Ce n'est pas un milieu uni, il est lui-même dans le champ social et participe à celui-ci. Ainsi, la connaissance comme « recherche désintéressée de la vérité » (p. 44)

est une vision naïve et idéaliste de « la science », objet elle-même de luttes, d'enjeux, de convoitises. La recherche en sciences sociales est largement dominée par des milieux sociaux particuliers ; elle est faite aussi de modes, de connivences, de copinages, d'idées toutes faites, de fausses enquêtes énoncées comme des vraies, et par des gens imbus d'eux-mêmes et gonflés de verbiage.

La citation spinozienne, à savoir : « Ne pas rire, ne pas détester, ne pas pleurer, mais comprendre », formule « que Bourdieu considérerait, à juste titre, comme caractéristique de l'esprit sociologique » (p. 40), nous paraît discutable. Car comprendre crée un regard décalé qui, loin de supposer l'austérité – austérité que Günter Grass reprochait avec raison à la sociologie bourdieusienne *- , implique souvent le rire et l'ironie. Dans la tradition rabelaisienne, il ne faudrait pas sous-estimer le comique de lucidité. Il est souvent drôle, quand on est formé à la sociologie, d'entendre les discours redondants des personnalités politiques nommés en début de texte, s'enfermer dans des raisonnements de pacotille pour simplement justifier qui ils sont et la place qu'ils occupent, en éludant leur histoire personnelle et leur origine sociale. Peut-être fallait-il lire le livre de Philippe Val en ce sens, comme un pamphlet hilarant sans le savoir.

Patrick Gaboriau, Cnrs, Lavue, Aus, Paris

Philippe Gaboriau, Cnrs, Centre Norbert Elias, Marseille

* : Cf Günter Grass et Pierre Bourdieu, « La tradition 'd'ouvrir sa gueule' », *Le Monde* du 3 décembre 1999.